

l'ambition pour unique mobile. S'il détruisit la capitale des Aztèques, ce fut par absolue nécessité, et pour rebâtir sur ses ruines une capitale plus magnifique. S'il désola le pays, s'il renversa les institutions existantes, il employa sa courte administration à mûrir des plans pour améliorer la culture du sol et civiliser les indigènes. Dans toutes ses expéditions, il prenait soin d'étudier les ressources du pays et son organisation sociale. Il ordonnait à ses capitaines de recueillir les mêmes observations. S'il était avide d'or, comme la plupart des cavaliers espagnols accourus dans le Nouveau-Monde, ce n'était pas pour thésauriser ou pour le prodiguer vaniteusement à mener un train de prince, mais pour poursuivre ses glorieuses découvertes; témoins ses dispendieuses expéditions au golfe de Californie. Ses entreprises n'eurent jamais un but exclusivement mercenaire, comme le prouvent les diverses expéditions qu'il prépara pour la découverte d'une communication entre la mer Atlantique et la mer Pacifique. Jamais il n'oubliait les intérêts de la science, ce qu'il faut attribuer en partie à son esprit supérieur, en partie aussi, sans doute, à l'influence de sa première éducation. Il est difficile de supposer qu'un jeune homme d'un caractère aussi ardent et aussi mobile que le sien eût beaucoup profité à l'Université; mais il y avait pris du moins une teinture d'érudition fort rare parmi les cavaliers de cette époque. Ses lettres, devenues si célèbres, sont écrites avec une élégance simple, qui les a fait comparer, ainsi que je l'ai déjà remarqué, aux commentaires de César. On trouverait difficilement dans les chroniques de l'époque une relation plus concise et plus détaillée à la fois, non-seulement de ses campagnes, mais encore de tous les traits caractéristiques des pays conquis.

Cortés n'était pas cruel, si on le compare du moins à la plupart de ceux qui sont devenus, comme lui, des héros par la guerre. Les pas d'un conquérant laissent toujours une trace de sang. Il est certain qu'il était peu scrupuleux sur le choix des moyens d'exécution pour le succès de ses plans; il balayait tous les obstacles, et sa renommée est ternie par plus

d'un acte que ses plus hardis panégyristes n'osent justifier. Mais la cruauté chez lui n'était pas un jeu; il ordonnait d'épargner tout ennemi qui n'opposait pas de résistance. Ce serait peut-être un médiocre éloge, mais il faisait exception, en agissant ainsi, à la conduite ordinaire de ses compatriotes dans leurs conquêtes, et c'est quelque chose de devancer son temps. On peut ajouter qu'il faisait exécuter sévèrement ses ordres pour la protection des personnes et des propriétés des indigènes, ce qui n'était pas toujours sans péril avec des troupes si mal disciplinées.

Après la conquête, il sanctionna le système des *repartimientos*; mais Colomb en avait fait autant. Il s'efforça du moins de le régulariser et de l'adoucir par les lois les plus humaines, et il ne cessa de conseiller des changements importants pour améliorer le sort des indigènes. Le meilleur commentaire de sa conduite, sous ce rapport, est le respect affectueux que lui témoignaient les Indiens, et la confiance avec laquelle ils recoururent à sa protection dans toutes leurs misères.

Dans la vie privée, Cortés paraît avoir su se faire aimer de tous ceux qui l'entouraient. L'influence de cet attachement est visible dans chaque page de Bernal Diaz, bien que l'ouvrage de celui-ci ait été écrit pour revendiquer les droits des soldats, en opposition à ceux du général. Cortés semble avoir vécu heureux avec sa première femme dans leur retraite à Cuba, et il avait toujours considéré la seconde, à en croire l'expression de son testament, avec confiance et amour. On ne peut toutefois l'absoudre de ces galanteries dont les aventuriers de l'époque étaient coutumiers. A en juger aussi par les nombreux procès qu'il soutint, il aurait eu l'humeur irritable et tracassière; mais on comprend la susceptibilité d'un homme qui, habitué si longtemps à un pouvoir indépendant, se vit forcé de subir les entraves et le contrôle d'esprits bornés, incapables d'apprécier la noble nature de ses entreprises. « Il crut, dit un écrivain éminent, faire taire ses ennemis par l'éclat de la nouvelle carrière où il était entré. Il ne réfléchissait pas que ces ennemis avaient été suscités par la grandeur même et la

rapidité de ses succès (34). » On le récompensa en l'accusant calomnieusement de dissiper les revenus publics, d'aspirer à une souveraineté indépendante. Mais tout en admettant que la plupart des griefs allégués par Cortés fussent bien fondés, on ne peut remarquer le ton acrimonieux de sa correspondance et ses fréquents procès, sans soupçonner naturellement que son esprit altier était trop sensible à de légères tracasseries, trop impatient de torts imaginaires.

Un trait nous reste à signaler dans le caractère de cet homme remarquable; c'est sa dévotion bigote, faiblesse de son siècle, car assurément ce n'était qu'une faiblesse (35). Lorsque nous voyons des mains teintes du sang des indigènes levées vers le ciel pour implorer sa bénédiction sur la cause qu'elles défendent, nous éprouvons une sorte de dégoût, nous doutons de la sincérité du chrétien; mais cette opinion est injuste. Il faut nous reporter, nous ne saurions trop le redire, au siècle où vivait Cortés, au temps des croisades; car tout cavalier espagnol, le plus avare et le plus égoïste, se croyait un soldat de la croix. Quiconque a lu la correspondance de Cortés ou suivi attentivement les diverses circonstances de sa carrière, ne peut douter que le conquérant du Mexique eût été des premiers à mourir pour la foi. Plus d'une fois il mit en péril sa vie, sa fortune, le succès de toute son entreprise, pour convertir les indigènes (36). Dans notre siècle doué d'une rai-

(34) De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 267.

(35) Cavo rapporte une singulière anecdote de la dévotion (ne serait-ce pas plutôt de la politique) de Cortés. « On raconte généralement à Mexico, dit l'historien, qu'après la conquête, Cortés ordonna à tout le monde d'assister les dimanches et fêtes à l'explication des Écritures, sous peine d'un certain nombre de coups de fouet. Le général s'étant trouvé lui-même en défaut, écouta patiemment les remontrances des prêtres et se soumit avec une édifiante humilité au châtement prescrit. Les Indiens ne pouvaient revenir de leur étonnement. » *Hist. de los tres siglos*, t. 1, p. 131.

(36) Al rey infinitas tierras,
Y a Dios infinitas almas,

dit Lope de Vega, rappelant par ces deux vers la double gloire de Cortés.

son plus froide, éclairé par un christianisme plus pur, il semble difficile de concilier la morale avec un pareil dévouement à la religion; mais la religion qu'on enseignait alors consistait en cérémonies, en vaines formes. Dans un culte qui parle trop exclusivement aux sens, la morale fait divorce trop souvent avec la religion, et la droiture se mesure plutôt à la croyance qu'à la conduite.

Dans la première partie de cette histoire, j'ai peint la personne de Cortés (37). Il me semble à propos de terminer sa biographie par les détails que nous a laissés sur ses mœurs et ses habitudes personnelles, Bernal Diaz, le vieux chroniqueur, qui nous a accompagné dans tout le cours de ce récit. Personne ne connaissait mieux son général, et le but avoué de son ouvrage le portait à rabaisser Cortés, mais son dévouement à son chef et l'esprit de corps le rallient souvent à la défense de sa gloire.

« Dans toute son apparence et son extérieur, dit Bernal Diaz, dans ses discours, dans sa table, son costume, en toutes choses, en un mot, il avait l'air d'un seigneur. Ses vêtements étaient à la mode du temps; il attachait peu de valeur à la soie, au damas, au velours; il se mettait simplement et avec une grande propreté (38). Il ne portait pas de lourdes chaînes d'or; mais simplement une belle chaîne d'un travail exquis, à laquelle était suspendu un bijou représentant Notre Dame la Vierge et son divin Fils, avec une devise latine. Il avait au doigt une magnifique bague en diamant, et à son chapeau, qui était de velours selon la mode du temps, pendait un médaillon dont je ne me rappelle pas le sujet. Sa suite était magnifique, comme il convient à un homme de son rang; il avait une foule de chambellans, de majordomes et de pages. Il aimait que le

C'était le point de vue sous lequel tout dévot espagnol du seizième siècle envisageait la conquête.

(37) Voyez plus haut, vol. 1.

(38) Gomara dit également : Vestia mas pulido que rico. Era hombre limpisimo. » *Crón.*, cap. 238.

service de sa table fût splendide, et étalait une quantité de vaisselle d'or et d'argent. A midi, il dînait de grand cœur, et buvait environ une pinte de vin mêlée d'eau. Il soupait bien, sans être difficile en fait de nourriture, s'inquiétant peu des délicatesses de la table, si ce n'est dans les circonstances où le soin à donner à ces objets devenait important (39).

» Il connaissait le latin, et d'après ce que j'ai entendu dire il avait été reçu bachelier en droit. Lorsqu'il conversait avec des gens instruits qui lui adressaient la parole en latin, il leur répondait dans la même langue. Il était aussi quelque peu poète. Sa conversation était agréable, et il avait une manière de s'exprimer séduisante. Il assistait très-punctuellement aux offices de l'église, dévot envers Dieu et charitable pour les pauvres (40).

» Lorsqu'il jurait, il avait coutume de dire, « sur ma conscience, » et lorsqu'il était irrité contre quelqu'un, il disait : « Qu'il vous arrive malheur ! » Il était très-patient avec ses soldats, qui étaient souvent impertinents et même insolents. Dans sa grande colère, les veines de sa gorge et de son front enflaient, mais il ne disait de paroles dures ni aux officiers ni aux soldats.

» Il aimait beaucoup les cartes et les dés. Lorsqu'il jouait il était toujours de bonne humeur, s'abandonnant aux plaisanteries et aux reparties joyeuses. Il était affable pour ses compagnons, surtout pour ceux qui étaient venus avec lui de Cuba. Dans ses campagnes, attentif à la discipline, il faisait fréquemment lui-même des rondes pendant la nuit et surveillait les sentinelles. Il entrait sans cérémonie dans les quartiers des soldats et grondait ceux qu'il trouvait sans leurs armes et leur accoutrement, disant que c'était un mauvais mouton que celui qui ne pouvait porter sa laine. Pendant l'ex-

(39) « Fue mui grand comedor, i templado en el beber, teniendo abundancia. Sufria mucho la hambre con necesidad. » *Crónica, ubi sup.*

(40) Il consacrait mille ducats chaque année à faire des charités, d'après Gomara. « Grandissimo limosnero ; daba cada un año mil ducados de limosna ordinaria. » *Crón., ubi sup.*

pédition d'Honduras, il contracta l'habitude de dormir après ses repas, se trouvant mal à l'aise lorsqu'il ne le faisait pas. Par la chaleur la plus accablante ou le temps le plus orageux, il faisait étendre un tapis ou son manteau sous un arbre et y dormait profondément. D'une extrême libéralité jusqu'aux quelques dernières années de sa vie, on lui reprocha son extrême parcimonie à cette époque ; mais nous devons réfléchir que ses fonds avaient été employés à de grandes et coûteuses entreprises, sans qu'aucune, depuis la conquête, ni son expédition à Honduras, ni ses voyages en Californie, fussent couronnées de succès. Peut-être ne devait-il recevoir sa récompense que dans un meilleur monde, et je le crois pleinement ; car c'était un honnête cavalier, très-sincère dans ses dévotions à la Vierge, à l'apôtre saint Pierre et à tous les autres saints (41). »

Tel est le portrait qu'une main fidèle nous a laissé de Fernand Cortés, le conquérant du Mexique.

(41) *Hist. de la conq., cap. 203.*